

Récit d'un internement scolaire

Eghleze Ag Foni

Revue du monde musulman et de la Méditerranée, Année 1990, Volume 57, Numéro 1
p. 113 - 122

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

Eghleze AG FONI*

RÉCIT D'UN INTERNEMENT SCOLAIRE

Nous étions à la fin de l'année 1950, en pleine ère coloniale. Il y avait seulement trois ans que la première école de l'Adrar dans la subdivision de Kidal avait été créée¹. L'attitude des nomades face au problème de la scolarisation n'était pas favorable : ils ne comprenaient pas tellement.

Donc, les nobles n'en voulaient pas, mais ils avaient donné leur accord de principe aux Français pour créer l'école, alors ils avaient naturellement la responsabilité de fournir des enfants. Ils allaient le faire, mais d'une façon injuste. C'est pourquoi, au début, la majorité des élèves qui seront inscrits à l'école de Kidal proviendra des tribus vassales en général. Comme personne ne voulait cela, il a fallu confier les enfants qui n'avaient pas de grand soutien ou dont on n'avait pas peur des parents, ceux qu'on pouvait prendre le plus facilement.

Bon, c'est peut-être ce qui a orienté mon chef de tribu vers moi, parce que j'étais chez ma grand-mère qui m'a élevé, donc ni chez ma propre mère, ni chez mon père qui était dans le Tamesna, séparé de ma mère depuis ma naissance. Donc, j'étais chez ma grand-mère qui était vieille et ne pouvait opposer aucune résistance, c'était facile de m'enlever.

Nous étions en septembre 1950. On était dans l'oued Tagmart situé sur la route qui va à Aguel-Hoc, on venait de la digue par laquelle la route traverse l'oued.

* Eghleze ag Foni, enseignant au lycée de Gao, est l'auteur d'un ouvrage consacré à sa région, *L'impact socio-économique de la sécheresse dans le Cercle de Kidal*, publié en 1979 par Borda (Association Brémoise de Recherche et de Développement d'Outre-Mer), Musée d'Outre-Mer, Brême, 154 p. Son récit, énoncé en français, a été recueilli à Gao en février 1990 et son enregistrement transcrit par Hélène Claudot-Hawad.

J'avais à peu près six ans. Dans le campement, le travail des enfants était de conduire chaque matin les agneaux au pâturage. Notre campement se trouvait dans une petite vallée affluente. Au bord de l'oued, on surveillait les agneaux. Nous étions un groupe de petits enfants d'environ sept ou huit ans. On jouait et cherchait des oignons sauvages. On ne savait pas ce que c'était que l'école mais il y avait quand même un climat de terreur à cette époque, car on apprenait que souvent des goumiers kidnappaient les enfants dans les oueds pour les amener à l'école des Français. Donc tout chamelier nous faisait peur et nous paraissait d'autant plus suspect si quelque chose se dégagait du chameau qui ressemble à un fusil. Alors là, c'était la terreur! Donc, vers huit heures du matin, on était en train de jouer quand l'un de nous s'est levé, a regardé vers l'est, sous le soleil levant, et a vu un chamelier qui arrivait. Tout de suite, on a tous regardé pour savoir si c'était un goumier ou non, on était inquiet.

Au fur et à mesure qu'il s'approchait, son harnachement s'est dégagé et, vite, on a remarqué qu'il avait un fusil. C'était suffisant! Il était déjà proche de nous car le chameau venait au petit trot. On ne savait pas alors quelle était son intention mais, en tous cas, il piquait droit sur nous. Il nous a fait peur. Le groupe s'est dispersé, les uns ont fui vers l'oued, d'autres vers la montagne, moi, je faisais partie du groupe qui s'est dirigé vers le campement. Quand il a vu cela, il a accéléré, a fouetté son chameau et coupé devant nous. Bon, je ne sais pas s'il me connaissait, mais en tous cas c'est sur moi qu'il s'est dirigé, il m'a isolé du groupe. Il était d'abord à chameau, il m'a sommé de m'arrêter. J'étais tellement effrayé! La peur m'a empêché de courir. J'ai contourné un jujubier. Il a fait baraquier à demi son chameau pour descendre rapidement et m'a dit : « Viens! J'ai du sucre à te donner. Tu vas me dire où sont tes parents ». Alors j'ai tourné autour du jujubier, vite il m'a pourchassé, c'était un gaillard, il m'a attrapé et m'a pris dans ses bras. Il m'a conduit vers le chameau qui était baraqué à côté et, très vite, il est monté sur son chameau et m'a tenu devant lui sur ses jambes, entre la tête avant de la selle et lui même. Il est retourné d'où il était venu. Moi j'avais tellement souffert que j'ai vomi sur lui tout le lait que j'avais bu. J'avais aussi un petit boubou en cretonne qui est tombé. Lui est parti au grand trot vers l'est.

Alors évidemment, on me l'a raconté après, les enfants sont partis alerter le campement et tout le monde a accouru, surtout ma grand-mère qui m'aimait beaucoup. Mais il était déjà très loin. Il n'y avait pas d'homme au campement pour le poursuivre.

Il est parti au galop, mais avant d'atteindre la digue sur laquelle passe la route, il s'est arrêté dans un campement et la première tente par laquelle il est passé, une tente des Kel Ghela, vassaux des Ifoghas, c'était nos voisins, ils connaissaient mon campement, ils me connaissaient, moi, ma mère, ma grand-mère... Quand on s'est arrêté, les gens avaient tellement peur, surtout les femmes, il n'y avait pas d'hommes au campement car c'était neuf heures, les hommes étaient absents. Cette femme qui était dans sa tente venait justement de battre son lait, elle faisait son beurre et cette scène l'a terriblement attristée, je me rappelle encore son visage, elle s'est exclamée : « Oh, ça c'est l'enfant de Koyina! » Alors elle a mis son voile sur sa tête et s'est cachée derrière le paravent pour ne pas me regarder. Le goumier lui a dit : « Apporte-moi du lait! » Elle a rempli une petite calebasse de lait et lui a donné. Il m'a redressé. J'étais encore couché sur ses jambes, verticalement à la selle, parce que je ne voulais pas m'asseoir. Il m'a fait asseoir de force et m'a

dit de boire le lait. Je n'ai pas voulu. Il a essayé de m'obliger. J'ai refusé. Il a dit à Tukhana : « Bon, apporte-moi de l'eau ». Mais elle pleurait, je voyais des larmes dans ses yeux. C'était terrible ! A l'époque, pour le commun des mortels, on pensait que si on prenait un enfant, c'était pour l'égorger. On croyait que les Français allaient les manger. Donc cette femme pleurait. J'ai bu un peu d'eau. Cela a quelque peu apaisé mes palpitations. Alors il est reparti, piquant vers le nord, vers Aguel-Hoc. Il me tenait devant lui. On s'en est allé au petit trot. A peu près à dix kilomètres du campement dans l'oued Abohofa, un pâturage de chameau, il a fait baraquier sa monture, m'a fait descendre avant de descendre lui-même. Le goumier était un proche parent de ma grand-mère, il a sorti de son sac des dattes. Il a ouvert son sac de chamelier et a pris une pièce de percale. Il a coupé un mètre cinquante de tissu, a fait un trou pour la tête et m'a dit de porter ce boubou : « Voilà, a-t-il dit, je vais t'installer derrière sur la croupe du chameau, pour te mettre à l'aise parce qu'on va très loin ». Je n'ai rien dit, je me suis exécuté parce que j'avais peur de lui, on était en pleine solitude. Alors il m'a fait asseoir sur son tapis derrière la bosse, a passé mes jambes sous les cordes en crin de chèvres, ça m'a fait très mal, ça m'a même marqué. Après il est monté sur le chameau et il est parti au galop vers le nord. Vers treize heures, on est arrivé dans un campement qui se trouvait juste dans un oued coupé par la route qui allait à Aguel-Hoc. A cet endroit, il y avait une vieille maison en pierre que la société de construction de la route avait fabriqué pour abriter les prisonniers. Ce campement, c'était des parents de ma fraction. Ils m'ont reconnu dès qu'ils m'ont vu. Le chef de famille lui-même était absent, il n'y avait que le fils aîné. Le goumier est descendu, il m'a pris par la main, m'a introduit sous la tente et a dit à Ghaïsha, la mère de famille : « Voilà, cet enfant-là je le remets à Tanuwi, le fils aîné, il faut le garder jusqu'à demain. Vers quinze heures, le chef de la tribu des Kel Ahelouat², Sada, passera ici, il s'arrêtera à la maison, sur la route, à trois cents mètres du campement, vous allez lui remettre cet enfant-là. » Le chef de tribu devait venir avec Jean Clauzel³, dans un de ces anciens camions bâchés qu'on appelait les dodges.

Ainsi, la consigne fut-elle donnée ! Il a pris son thé et après il m'a laissé, en me confiant à l'aîné de la famille et en lui disant : « Tu es responsable, il ne faut pas qu'il s'échappe ». Je suis resté là sous la tente avec les gens qui causaient, qui faisaient leur thé.

Vers le petit soir, il y a eu les chamelons qui ont entendu leurs mères sortir de l'oued pour venir dans le campement. Ils étaient nombreux, une dizaine. Comme il n'y avait pas d'enfants pour courir vite, Ghaïsha, la mère de famille, m'a dit : « Cours vite, et ramène les chamelons pour qu'ils ne têtent pas ». Alors j'ai couru et quand je les ai trouvés dans les acacias, ils étaient déjà en train de téter. Je ne me suis pas inquiété d'eux, j'ai mis à profit les buissons, je me suis faufilé entre les arbustes pour courir, traverser l'oued et à toute vitesse partir en direction de mon campement (qui était à 20-25 kilomètres) sans regarder derrière. J'ai couru couru, comme je pouvais. Il était environ quatre heures de l'après-midi. J'ai traversé l'oued. Je suis tombé sur un plateau rocheux, ça faisait mal aux pieds, mais je courais. A quelques huit kilomètres, sur ce plateau, je me suis dit que ce boubou que j'avais sur moi allait me faire repérer parce qu'il était d'un blanc éclatant. Il fallait que je m'en débarrasse. Arrivé dans un ravin, je l'ai enterré dans le sable et je l'ai couvert de cailloux. Je suis reparti nu. Parfois je courais, ou je marchais. Très loin, tout en courant, à un moment j'ai aperçu quelqu'un qui venait

vers moi à chameau. Il arrivait de la direction de mon campement. J'allais vers lui. On avait peur de tout chamelier, mais il était sur un chameau sans selle. Plus je m'approchais de lui, chaque fois que j'essayais de l'éviter, il allait à ma rencontre. Quand j'ai vu sa détermination, je me suis dirigé vers lui. Il s'est approché, j'ai vu que c'était un jeune homme avec une longue chevelure sans turban. Il s'est approché de moi, a fait baraquier à demi son chameau juste sur les pattes avant, ce qui montre qu'il était très pressé, il est descendu, a pris un caillou et me l'a lancé. Il m'a dit : « Espèce de voyou, imbécile, tu m'as fatigué, j'ai couru tout l'après-midi pour te chercher et te voilà, tu vas voir ! » Il m'a empoigné, est retourné à son chameau, m'a installé devant lui et m'a ramené à son campement.

Voilà l'évadé revenu ! La surveillance était maintenant plus intense. L'aîné de la famille m'a coupé un nouveau boubou. Il m'a dit : « Toi, tu as failli nous attirer des ennuis ! Tu ne bougeras plus de la tente. Ce soir on va t'attacher au piquet parce qu'on a peur que tu t'échappes ». Je n'ai rien dit. Je suis resté là. Après avoir traité les animaux, on m'a donné du lait puis on m'a fait coucher, mais serré, entre l'aîné et le jeune homme qui était parti à ma recherche. Le matin on m'a gardé sous la tente, sans m'envoyer nulle part. Dans l'après-midi quelqu'un a signalé de la poussière très loin, c'était le véhicule du commandant qui venait du côté d'Aguel-Hoc.

Il est arrivé et s'est arrêté pile devant la maison. J'ai eu peur. C'était la première fois que j'approchais d'un camion. C'était terrible, une impression de peur et de dégoût, surtout l'odeur qui m'a fait vomir tout ce que j'avais bu de lait. Alors l'aîné de la famille m'a amené. Sada le chef de fraction est descendu avec son grand boubou de basin bleu. Clauzel aussi est descendu de l'autre côté. Sada m'a reçu le premier et m'a présenté au commandant qui était très content. Il m'a tapoté la tête, le ventre, m'a tiré un peu les cheveux. Sada lui a dit, voilà l'enfant des Kel Ahelouat, fils de Foni. Avant qu'il ne termine, Clauzel a dit : *Foni wan araw n Ekhwata...* parce qu'il parlait parfaitement touareg, avec l'accent. Il connaissait mes parents, ce qui m'a étonné. Il a donné l'ordre au chef de m'arranger une place derrière leurs deux sièges. Dans le véhicule, il y avait un Noir qui m'a fait très peur parce qu'il était couvert de poussière, je ne sais pas si c'était un prisonnier, il était tout à fait à l'arrière du véhicule. Il a démarré pour aller à Anefif, à l'époque il n'y avait pas de route entre Aguel-Hoc et Kidal. Juste quand il a démarré, il m'a montré une gamelle comme celle que les caravaniers ramenaient du Touat, pleine de riz, avec de la viande et du beurre. Excellent ! Il m'a dit « mange ». C'est lui qui a ouvert. J'ai vu que c'était très bon. J'ai commencé à manger et on a roulé. J'ai entrevu de très loin les pâturages que je connaissais. Il allait vite. Quand j'ai vu l'oued s'éloigner, ce fut un choc, je pleurais, vraiment, je pleurais sans bruit. Je pensais que j'allais être égorgé et mangé. Donc, on est arrivé au crépuscule à Anefif. Il y avait un chantier avec d'énormes machines... On a continué, c'était la nuit. On est arrivé à Kidal et le chef m'a amené chez une parente à lui qui était dans le village, Taklit, c'était une parente à moi aussi. Il lui a dit : « Cet enfant, garde-le chez toi jusqu'à demain. Je viendrais le prendre ici ». Taklit a pleuré, elle connaissait mes parents, elle m'avait gardé. Vraiment l'école, c'était comme un malheur ! Le matin, elle m'a donné du lait, des dattes — j'aimais beaucoup les dattes qu'on ne voyait en brousse qu'une fois par an quand les caravanes revenaient du Touat — elle m'a fait manger. Alors, le chef de tribu s'est présenté, m'a pris par la main et m'a emmené chez Clauzel qui était dans son bureau. On

est entré. Il avait devant lui un grand registre. C'est lui qui a déformé mon nom. Il a demandé au chef en *tamashaq* comment je m'appelais et a transcrit dans les registres : Eglèze ag Foni. Après, il a dit au goumier chargé de l'école : « Bettu, demain tu prends cet élève des Kel Ahelouat et tu l'amènes à l'école ».

L'école était à quinze kilomètres au nord de Kidal. Le lendemain, après le repas chez Taklit, Bettu s'est présenté avec son grand chameau blanc dont le harnachement était superbe. Les goumiers à l'époque étaient beaux. Bettu m'a pris en croupe sur son chameau, on est arrivé chez lui dans son campement dans l'oued un peu en amont de l'école. Il m'a fait coucher chez lui jusqu'au matin, puis il m'a amené à l'école où il m'a remis dans la classe de première année. A l'époque il y avait trois classes. Dans chaque classe on faisait deux ans. Donc on commençait par les cours préparatoires 1^{re} année, puis 2^e année. Puis cours élémentaire...

Le premier maître que j'ai eu, Cheikh Bathili, un Marka, était méchant, naturellement méchant, il n'aimait pas les Touaregs, il était atroce. J'ai été impressionné d'abord par le nombre d'élèves de 1^{re} année, environ quarante cinq enfants nomades avec leur crête de cheveux, habillés comme moi. On n'avait pas de banc, on était assis à même le sol. Le maître m'a fait asseoir entre les enfants, après avoir pris les renseignements me concernant. La chose qui m'a le plus frappé, c'était les écritures sur le tableau noir et puis les papiers, j'aimais beaucoup le papier, parce que c'était lisse, blanc, propre et j'ai ramassé les papiers pour les plier, j'aimais beaucoup les papiers blancs. Je suis resté dans ma classe. Le maître parlait français et un peu *tamashaq*. Mais il châtiait les élèves, il nous frappait, il nous prenait comme ça à quatre pattes, il nous fouettait, il nous a marqué. Il était polygame, il avait trois femmes à l'école, mais il allait encore en brousse et chaque nuit nous obligeait à chercher des ânes au puits pour partir loin dans les campements. Il était méchant. C'est ainsi que j'ai commencé l'école en 1950-51.

Ma grand-mère est tombée malade de chagrin. Dès qu'elle a appris cette nouvelle, elle n'a pas mangé ni bu pendant des jours après, elle est tombée malade et c'est cette maladie qui l'a emportée, je le jure ! Jusqu'à sa mort elle a juré de ne pas regardé ce goumier là. Elle était malade pendant des années.

Chaque vacance, on nous faisait retourner chez nos parents. J'allais chez elle, mais elle était malade. Et chaque année, à la fin des vacances, un goumier était envoyé et c'est le même scénario qui recommençait, jusqu'à sa mort en 1961.

Il y avait des fuites fréquentes parmi les élèves, mais pour fuir il fallait avoir un certain âge, être un peu fort parce que nous étions surveillés et très très mal entretenus sur le plan matériel. L'intendance se présentait de la façon suivante. Les administrateurs coloniaux avaient voulu organiser pour l'école des troupeaux avec des vaches et des chammes laitières par fraction. Les chefs de fraction demandaient cela aux familles comme contribution à l'école. Donc, à distance de l'école et à côté du campement du goumier, il y avait pour chaque tribu de l'Adrar un berger qui avait les laitières des enfants. Le goumier qui était le chef des bergers devait contrôler la gestion de ces troupeaux au bénéfice des élèves mais il le faisait très mal et se partageait le lait avec les bergers. Nous, on n'avait rien, on avait de l'eau avec une petite quantité de lait. Le jour, après la classe, on sortait, il y avait un service de cuisine à côté du bâtiment de l'école, on avait du mil mal préparé par des cuisinières touarègues qui en prenaient pour elles-mêmes une très grande partie parce qu'elles avaient leur propre famille aussi. Donc, on mangeait d'une façon qui défavorisait les plus faibles. Il n'y avait qu'un repas par jour, à

midi seulement. On organisait les élèves par groupes de quatre, cinq ou parfois même six. Ce qui faisait souffrir les petits, c'était qu'on les mettait avec des grands. On servait dans des cuvettes en bois, on mangeait à la main et c'était très chaud. Quand on posait le plat, tous se jetaient dessus et prenait un morceau brûlant de galette, certains le mettait dans leur boubou ou dans le petit sac de chiffon qu'ils avaient au cou. On mettait de la bouillie de mil là-dedans. Au début c'était ça. Parfois on avait du riz, mais mal préparé. Après neuf heures du soir, le goumier nous conduisait à son campement et là-bas on nous mettait dans un enclos en épineux comme on fait pour les chevreaux, un enclos pour tout le monde avec des branches très élevées. On nous parquait comme des animaux. C'est là qu'on couchait. On se rangeait en cercle, le long des branches parce que le froid était terrible en hiver, on était affamé, on avait toutes sortes de maladies. On nous donnait des couvertures mais souvent une pour deux. Et les plus faibles perdaient leur couverture la nuit, car pendant que les petits dormaient, les plus forts se réveillaient et tiraient la couverture. Ils allaient la donner ailleurs ou se l'approprièrent. C'étaient des couvertures très rudimentaires. C'est donc là qu'on passait la nuit et qu'on nous amenait le semblant de lait. Les bergers venaient avec leur écuelle. Ils étaient très malhonnêtes car voilà ce qu'ils faisaient. On avait des chamelles surtout, alors comme la quantité de lait était détournée par ces bergers au profit de leurs familles, ils prenaient un peu de lait qu'ils mélangeaient à beaucoup d'eau. Mais pour tromper les élèves, ils salaient cette eau là, ils mettaient beaucoup de sel, on s'en rendait compte, et la mesure par élève c'était comme une louche de cuisine. Voilà! On était dans ce parc. A un moment, on a vu les cuisinières se déplacer à midi pour venir faire la cuisine à côté du parc. Ceux qui avaient de la chance parmi nous travaillaient pour ces cuisinières. Elles les envoyaient chercher du bois le dimanche ou de la paille et leur donnaient du son, du petit mil ou des brisures de riz, ça c'était extraordinaire, ceux qui avaient cela étaient nourris. Les jours fériés on allait chercher des jujubes, de la gomme arabique, des fruits d'acacia et d'autres plantes comestibles comme l'*ashakaw*. Cela nous aidait beaucoup.

Très souvent les grands s'échappaient. Tout de suite on envoyait un goumier pour les chercher. Parfois on en ramenait, parfois on n'arrivait pas à les trouver. Quand on les attrapait, on les fouettait, on leur marchait sur le corps, le directeur lui-même. Au temps colonial, ils étaient sévères!

Il n'y avait pas de médecin. Quand on tombait gravement malade, on nous envoyait au dispensaire de Kidal. Souvent les élèves mourraient, car il y avait des épidémies de rougeole, de diarrhées, on était toujours malade. Il en fut ainsi jusqu'en 1957. A cette date arriva à l'école un directeur touareg des Kel Intessar, Hamadi, qui est devenu fou par la suite, il a eu des problèmes politiques... Il a observé la situation, il était très intelligent, il voulait vraiment œuvrer dans l'intérêt des enfants. Il a constaté les mauvaises conditions matérielles, le manque d'habits — pour les petits, un boubou court, pour les grands un boubou et un pantalon par an. Certains parmi nous étaient devenus d'excellents tailleurs, ils cousaient avec des épines en récupérant les fils sur de vieux vêtements de bokar⁴ et faisaient des chemises et des shorts. Quand le nouveau directeur a vu ça, il a été bouleversé. On peut penser que derrière tout cela, il y avait sa coloration politique, car il était socialiste, communiste et à l'époque on n'aimait pas du tout les socialistes ni les communistes. Pour cette raison, il était marqué. C'est lui qui devait gérer le matériel, toute la comptabilité était entre ses mains. Il tenait un registre pour la cui-

sine, un pour le matériel comme les vêtements, les couvertures, exceptionnellement on nous donnait un morceau de savon, mais pas toujours et on souffrait de la crasse, des poux.. Donc, il gérait cela et, à la fin de chaque trimestre, il devait fournir au chef de subdivision un état rationnaire, un état comptable des dépenses pour la cantine, les vêtements et tous les autres besoins matériels.

Lui, comme il avait constaté cette grande misère, il a tout augmenté, il a instauré deux repas plus un petit déjeuner, il a supprimé les cuvettes collectives pour mettre des plats individuels en étain, il a augmenté les rations. C'est pendant le premier trimestre qu'il a fait cela. Alors ceci est apparu sur sa comptabilité à la fin du trimestre. Il l'a envoyée à Kidal. A l'époque ce n'était plus Clauzel, mais Jean Allard, un officier de l'armée française. Quand Allard a reçu la comptabilité gonflée, cela l'a beaucoup énervé, il n'a pas pu le comprendre. Je ne sais s'il y avait eu des antécédents. En tout cas il a pris sa jeep militaire et il est venu à l'école. Je m'en souviens très bien, la scène était affreuse. Il est venu devant notre classe. J'étais au cours moyen première année. Il s'est garé devant le portail de l'école, en laissant ses deux goumiers à côté du camion [...] Il est entré, culotte et chemise blanche avec ses galons de lieutenant. On s'est levé. On était sur une leçon d'histoire de France, je me rappelle très bien, le directeur lui-même nous faisait la leçon. On avait un livre avec de belles images. Le directeur était face à son bureau en bois dont le dessus se soulevait. Tous ses papiers de préparation, sa comptabilité étaient rangés là-dedans. Alors Allard est entré, on s'est levé, il ne nous a même pas dit de nous asseoir, c'était en hiver, il faisait très froid. On est resté debout, il est passé devant nous. Sans saluer le directeur, il lui a dit : « sors-moi tes cahiers ! » Hamadi a soulevé le pupitre et lui a donné tous les cahiers. Allard les a disposés en piles. Il y avait également les cahiers de préparation. Ce fut un contrôle très expéditif! Allard les a disposés en pile, il a ouvert le premier cahier jusqu'au milieu et l'a déchiré dans le sens transversal et puis dans l'autre sens. Il l'a déposé sur le bureau, a pris les cahiers suivants et les a tous déchirés. On était vraiment étonnés. Il a fait une pile de papiers et alors, il s'est un peu retiré, a pris son briquet et a allumé le tas de papiers. Il y a eu une flambée. Cela nous a réchauffé parce qu'il faisait si froid. Le directeur était là, les bras comme ça, il regardait. Pas de dialogue.

Le directeur regardait la flamme dans la classe. On avait peur que le bureau brûle. Hamadi était un homme extrêmement nerveux. Quand la flamme a monté très haut, il a fait un grand pas en arrière, il a pris son élan comme pour sauter sur le lieutenant : « *aba tik n tik n tik* »⁵ et il l'a frappé sur la joue, bien! Alors le commandant a failli tomber, il a tiré son mouchoir, il avait rougi et dans l'élan, il est sorti précipitamment, le mouchoir collé contre la figure. Il a regagné immédiatement la voiture, a claqué la portière avec force, les goumiers étaient déjà entrés. Il a fait un virage terrible et il s'en est allé. Hamadi est sorti au même moment. Son logement était une petite chambre au bout de la véranda. Il était également très énervé. On est sorti aussi, naturellement! Les papiers se sont éteints, mais la marque est demeurée sur le bureau. On n'a pas vu Hamadi de la journée. On est resté libre tout le jour. La nuit on l'a appelé pour lui faire son thé. L'incident s'est passé comme cela.

Le commandant est rentré à Kidal. Une semaine après, alors que Hamadi avait repris son travail comme si de rien n'était, un véhicule est arrivé pour venir le chercher, lui et tous ses bagages. Il l'a embarqué. Hamadi nous a dit au revoir.

Je ne l'ai pas revu avant 1965 à Bamako. On l'avait affecté ailleurs à Tin Aten, qui est une école à Tombouctou. Mais ce qu'il avait instauré pour nous a continué et a sérieusement amélioré notre condition. C'était en 1957.

En 58 on a passé le certificat. On a été trois admis. Entre temps Clauzel était revenu. C'est lui qui a particulièrement insisté pour que quelques-uns réussissent. Le remplaçant de Hamadi était aussi un maître extraordinaire. C'était un Bambara Djula, un de ces anciens bons maîtres qui a réellement œuvré pour nous faire passer. Avant 58, on n'insistait pas pour que nous réussissions l'examen. Ensuite, les élèves ont cru que ceux qui passaient devaient être renvoyés. Je ne sais pas qui a trouvé l'idée, peut-être Clauzel. En tout cas, c'est ce qui nous a motivé. Il nous a dit : « Si vous passez le certificat, l'école c'est fini, vous retournez chez vous ». Nous avons travaillé pour passer. Bien sûr on a bénéficié aussi du dynamisme de ce directeur là. Donc en juin 58, on a fait l'examen à Kidal et sur la classe du cours moyen, nous étions trois à le passer avec succès. On est donc rentrés chez nous avec l'espoir qu'on ne serait pas rappelés. On s'est dit : « c'est fini, on réintègre notre vie nomade ». On est parti en brousse et on a retrouvé les troupeaux. Mais alors que j'étais chez ma mère, un beau soir à Tahat en revenant des pâturages, j'ai vu un goumier, avec son fusil, alors je me suis dit qu'il y avait là quelque chose de pas normal. Quand je suis arrivé à la tente, ma mère m'a dit : « c'est triste, mais ils n'en ont pas fini avec toi, contrairement à ce que tu nous as dit, ils sont venus te chercher, il paraît que c'est le commandant de Kidal qui l'a envoyé ». Alors j'ai été voir le goumier et lui ai dit : « Comment ? Mais nous, on a fini ! » Il a répondu : « C'est Clauzel qui m'a chargé de vous chercher, vous trois ». Alors il m'a trompé, en disant : « Peut-être est-ce pour vous libérer de façon plus officielle ». Le lendemain matin, il m'a pris sur la croupe de son chameau. Quand on est arrivé à Kidal, Clauzel nous a embarqué dans sa Land pour nous amener à Gao et nous a fait passer par Bourem. Il nous a dit que maintenant on allait au collège moderne de Diré. Il nous amené là où résidait le Gouverneur à Gao. Il nous a confié au commandant de Cercle qui s'est très bien occupé de nous. Il a envoyé chercher du lait, de la viande. Dès que le bateau qui venait du sud est arrivé, il a amené le commissaire du bateau. C'était un Français aussi. Il lui a dit : « Voilà des enfants touaregs, je te les confie, tu dois les remettre entre les mains du directeur du Collège moderne de Diré ». Il nous a donné une chambre dans le bateau, bien propre, avec des repas extraordinaires. En fait, on était contents. C'était la première fois que nous voyions un fleuve et un bateau. C'était intéressant. Le bateau est parti pour Tombouctou. Il nous a conduit lui-même chez le directeur, un Martiniquais très sympathique qui s'est occupé de nous comme de ses enfants. Les conditions de vie étaient excellentes, on était très bien entretenu. On a trouvé aussi des Tamasheq Kel Intessar. C'était un collège pour les Touaregs...

J'ai passé ensuite un concours pour aller dans une École Normale Supérieure. Avec Hamzata on s'est séparé parce qu'il n'a pas passé le concours. Iswaden a préféré partir enseigner tout de suite. Donc j'ai continué l'école normale secondaire, trois ans. Sur ma propre demande je suis revenu à Kidal en 67 et je suis resté sept ans comme directeur d'école à Tessalit. Puis j'ai fait un concours professionnel pour l'École Normale Supérieure. J'ai réussi et je suis parti à Bamako avec toute ma famille jusqu'en 79. Ensuite, je suis venu à Gao.

Si je dois faire un bilan, je dirai qu'au départ, la scolarisation fut une contrainte pendant toute l'école primaire. Mais à partir du collège ce ne fut plus le cas. Dans

l'ensemble cela a été bénéfique. Il y a une seule chose que je regrette franchement : je me sens un petit peu dépassé en milieu nomade. Je ne suis pas comme ceux de mon âge qui ont échappé à l'école et sont de bons caravaniers, savent se débrouiller, peuvent vivre de l'élevage. Ils sont autonomes, ils peuvent traire les bêtes, les nourrir et les dépecer. Ils sont plus forts que moi physiquement. Dans ce domaine, ils sont mieux. Sur un autre plan, celui de l'information, je pense que l'école a été une bonne chose.

Certaines familles nous considèrent nous autres qui avons réussi à l'école comme un exemple. Mais souvent on objecte que ceux qui ont été à l'école supérieure ne retournent que très peu chez leurs parents. Un autre argument pour refuser la scolarisation est que certains élèves reviennent parmi eux, désadaptés, ils ne trouvent pas de travail pour vivre, ils n'ont pas de salaire et sont désarmés pour une vie d'éleveur.

Aujourd'hui, il y a de moins en moins d'enfants touaregs au lycée, c'est frappant, parce qu'il existe de moins en moins d'élèves au niveau des écoles sources dans les Cercles de population nomades. Ils sont en quantité infime. On les compte sur les doigts de la main.

NOTES

1. Pour l'interprétation française de la scolarité dans le cadre de Gao, à la même époque, voir COMBELLES Henri, 1989, « L'enseignement des Nomades Touaregs et Maures dans le cercle de Gao, 1948-1953 », Mémoires de la colonisation, études et documents (n° 23), I.H.P.O.M., Aix-en-Provence, 125-134.
2. Fraction des Idnan, l'une des trois confédérations (*ettebel*) de l'Adrar.
3. J. CLAUZEL a témoigné de son expérience en pays touareg dans un ouvrage récent intitulé *Administrateur de la France d'Outre-Mer*, Laffitte, Marseille, 1990.
4. Tissu indigo de qualité industrielle.
5. « Meure le père du père de ton père! ».



Ashamur de passage dans son campement (Aïr, 1989)
(Photo H. Claudot-Hawad)